

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 12

Artikel: Le repas de noce de Jean-Louis
Autor: Woelfli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Acutadè, vo, vo n'îte qu'on âno, vo n'ein sédé pas mé que mè, vo z'è de que mon hommo étaï boutzi, du que l'a étaï tzi son cousin Daniot-tet, et petout que dè tzertzì à lou déboutzì, vo lâi vouaitivè la leinga, io n'a pas mè dè mau que mè. Fotè mè lou camp dè tzì no, vo n'îte qu'on einguéusâo, on tire-batze, oudè-vo ?

Lou maidzo dut fela po ne pas être griffâ pè la fenna et du adon n'a jamais osa repassa dè-vant tzi Poudjean.

Jeannot Poudjean a fini pè sè gari tot solet, ma oreindrâi quand l'est invitâ, ne medze pas mè qu'on autre.

(Tiré de la Follie d'Avis de la Recafaoula de Mordzes, 1904).

Choses et Autres.

VERRUES

VUAND on traverse en train ou en autocar un pays inconnu, on aime à en retenir chaque détail typique, à admirer chaque point de vue intéressant, à noter, au passage, la silhouette d'un château, le nom d'un village ou d'une rivière.

Pourquoi faut-il que ce plaisir-là se double sans cesse d'une déception ? Pourquoi des gens qui devraient être soucieux, fiers et jaloux de la beauté de leurs sites permettent-ils qu'on les abîme avec des réclames et des affiches ?

D'ignobles, d'insolentes verrous aux couleurs vives, aux lettres démesurées, placardent les murs, s'installant partout en bordure de la voie ferrée et des routes.

Ici, un joli pont suspendu est dissimulé en partie par la réclame du meilleur déjeuner. Là, un bouquet de pins disparaît presque derrière l'affiche d'une eau minérale. Voici une bien jolie maison au style moyenâgeux : « L'huile qui s'impose est l'huile X... » Là, dans ces excavations de modernes troglodytes ont aménagé des caves fraîches et même des appartements. C'est très curieux... « Demandez le bouillon Y ! » Une bien jolie échappée sur le vieux château. « Les accumulateurs Z sont les meilleurs ».

Et l'excursion se poursuit ainsi pendant des kilomètres. Un amateur de whisky en grandeur naturelle est installé dans un champ de bruyère rose, un chocolat célèbre vous empêche d'admirer l'étang aux nénuphars et il n'y a pas moyen de fixer sur notre kodak ce vieux clocher et ce pont romain, car certains petits beurres, à droite, et certaines pâtes, à gauche, risquent d'être de la partie.

N'existe-t-il donc aucun traitement pour ces verrues-là ? *Lisette.*

UN QUIPROPO

MONSIEUR Burnier était content, sa classe se donnait de la peine. C'est que depuis plus d'un mois, il les chauffait à blanc, ses élèves ! Maintenant les examens pouvaient arriver, tout le monde était prêt, archi-prêt. Les sujets de géographie, les pièges sournois de l'histoire, les irrégularités de la grammaire avaient été attaqués un à un, maîtrisés, réduits en menue poussière et ingurgitée séance tenante au mépris des indigestions.

— Ah ! disait-il à sa femme, le soir, en corrigeant les dictées, ces braves gosses vont jusqu'à mettre des « s » et des « nt » aux virgules !

Mais, monsieur Burnier, en maître expérimenté, n'était pas sans ignorer les défaillances déconcertantes de ses élèves, juste aux moments psychologiques ! Il s'agissait de ne pas les distraire avant les épreuves, de les maintenir en haleine, c'est pourquoi, baguette en main, il piquait sur la carte muette, les fleuves, les ronds bleus et rouges des villes à baptiser. Au moment où il allait glisser sa baguette dans le canton de Soleure... on frappa discrètement à la porte. Toute la classe se retourna d'une seule pièce. Monsieur Burnier ouvrit et se trouva en face d'un personnage souriant, cravaté de noir, crayon et carnet à la main.

— Bonjour monsieur ! Je viens prendre votre classe !

Le sang de monsieur Burnier ne fit qu'un tour. Ah oui, c'était bien le moment de venir prendre la classe, en pleine période d'examens ! Ces photographes sont vraiment sans scrupule !

— Je vous remercie, monsieur ! Pas maintenant. Plus tard, si vous voulez. Nous sommes très occupés ces jours, je ne peux absolument pas perdre mon temps à ces bêtises.

— Mais, monsieur, je suis navré, parce que je tenais à prendre votre classe cette heure, ne pourriez-vous pas nous arranger ? Ce n'est pas très long et si vous...

— Mais voyons, n'insistez pas, monsieur ! Je vous dis que c'est inutile... Nous sommes sans cesse harcelés par des gens...

— Cependant, permettez-moi de...

— Ah ! ce que vous êtes crampon ! Je vous dis que non, je suis pourtant le maître ici !

Et monsieur Burnier, rouge de colère, ferma la porte au nez de l'insolent personnage, et s'avanza vers son pupitre.

— Nous disions que l'industrie la plus importante de St-Gall était...

Les élèves levaient la main :

— Moi, m'sieur !

— M'sieur, m'sieur !

La porte s'ouvrit, et le monsieur cravaté de tout à l'heure, entra.

— Ah ! mais vous ne vous gênez plus !

Monsieur Burnier était suffoqué de l'audace du personnage.

L'intrus avait l'air malheureux :

— J'ai oublié de vous dire que j'avais un mot de la direction des écoles.

— Que voulez-vous que ça me fasse, je vous demande un peu ? Tous les photographes en ont des mots de la direction des écoles ! Et je vous ai défendu d'entrer, vous commencez à m'exaspérer !

— Mais monsieur, je ne suis pas un photographe... je suis le pasteur, je viens faire passer l'examen d'histoire sainte à vos élèves.

Le pauvre monsieur Burnier se confondait en excuses :

— Mais aussi, pourquoi ne m'avois pas dit tout de suite que vous étiez le pasteur ?

— Benj. Guex.

LE REPAS DE NOCE DE JEAN-LOUIS

FL L s'est fait chez les Perrotzet, d'entente avec les parents de Fanchette. L'ancien syndic avait dit :

— Jean-Louis est notre fils unique. Salomon Brounesevique, qui avait envie de mes deux bœufs de l'année, y a mis le prix. On a bien pu rentrer les blés et on aura une belle récolte de fruits et de pommes de terre. Ça fait que... le repas de noce, c'est notre affaire et il y aura ce qu'il faut.

Aidé de Jean-Louis et des deux domestiques bernois, Hans et Gottelièbe, il avait débarrassé la grange de tout ce qui aurait pu gêner, puis on transporta une partie du pont de danse, servant pour « l'Abbaye » et qui fut montée vers le fond. Puis quelques chevalets, des planches, des bancs, bref, tout ce qu'il fallait pour caser une quarantaine de couverts. Comme décoration, des branches de sapin, clouées contre les parois et des fleurs du jardin. Voilà ! on était prêt.

A la cuisine, il faisait une chaleur d'enfer. Depuis le matin, de bonnes choses mijotaient, répandant un fumet à ressusciter un mort. On avait fait venir la grande Isaline qui avait été pendant dix ans au buffet de la gare d'Yverdon et qui savait se retourner comme pas une. Elle valait un « chef », à condition de ne pas lui regretter le boire et, surtout, de ne pas lui donner un « penazet » quelconque.

La cheminée, où pendait jambons, saucissons et pièces de lard, fumés à point, ainsi que la basse-cour, avaient dû fournir ce qu'il y avait de mieux. Durant la moitié de la nuit précédente, la mère Perrotzet, aidée de la servante et d'une voisine, avait travaillé dans la farine, le beurre, les œufs, le saindoux, le sucre fin, le

citron et la vanille, pour fabriquer un tas de gourmandises : une corbeille à linge pleine de « merveilles », des « enchatelées » de bracelets, des beignets, et puis, bien sûr, des gâteaux aux pommes, à la drâche, au raisiné, qu'on avait mis refroidir dans le fruitier. Il y avait même du « taillé aux greubons » pour les voisins qui avaient donné un coup de main.

Midi et demi ! Le père Perrotzet remonta de la cave, avec les « hommes », auxquels il avait fait goûter son « Rivaz », pour les mettre en train.

— C'est mon fils qui se marie, aujourd'hui, et je veux qu'à sa noce, personne ne fasse la « potte », ni qu'on ait soif, disait le brave homme, déjà légèrement « emmodé ». Puis, en manches de chemise, l'œil guilleret, il commanda la manœuvre :

— Allons ! A table, tout le monde ! Les mariés au milieu de la grande table. Les proches parents à gauche et à droite. Le syndic, les municipaux, Monsieur le régent, en face des époux ! Pour le reste, casez-vous comme ça vous dit, à la bonne franquette !

C'est alors que commença le repas de noce, cet acte aussi important que les cérémonies de l'état-civil et de l'église, à la campagne, tout au moins, dans les familles à leur aise. Il faudrait presque avoir un estomac de recharge pour y faire honneur d'un bout à l'autre, parce qu'il y a la quantité et la qualité. Tout d'abord, la soupe aux pommes de terre et aux légumes, bien liée, qui a mijoté à feu doux pendant deux bonnes heures au moins. Puis, c'est le défilé des « platées » de choux, garnies de jambon ; les « boutefas » dodus, les saucissons coupés en tranches sur de vertes couches de haricots, les poulets dorés à point, les pommes de terre frites au lard, la salade, tendre comme la rosée, à l'huile de noix, bien entendu ; bref, tout ce qui peut réjouir les yeux, l'estomac et le cœur.

On s'était mis à table d'abord après 1 heure. A 3 heures et demie, il y en avait, de ces « avale-royaumes » qui détruisaient toujours ! Puis, on servit le café, avec le kirsch obligatoire pour les hommes. Pour les dames, une crème fouettée à se lécher les potes encore un bon moment après, et toutes ces gourmandises qu'on avait fabriquées la veille et dont tout le monde se régalait maintenant.

— Ces « merveilles », tout de même ! Et tout au beurre ! disait la tante Françoise. — Si c'était pas si fragile, j'en mettrai bien quelques-unes dans mon panier, pour me renourrir.

Inutile de dire que tout ça fut arrosé convenablement. Preuve en étaient les figures plus rouges que d'habitude, les yeux qui clignotaient et surtout les langues qui marchaient grand train.

Une fois la digestion « emmodée » et les bouts de Grandson allumés, un cousin des Brailloud, un joyeux compagnon, qui voyageait dans les engrails, fut désigné comme major de table. Celui-ci ne perdit pas son temps.

— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs !... Commençons par le bon bout. La parole est à Monsieur le syndic !

Celui-ci, surpris, n'était pas ferré à glace pour les discours. Aux séances de la municipalité, il laissait causer l'assesseur. Il se leva.

— Mes amis, écoutez-voir ! Aux dernières élections pour le Grand Conseil, je suis resté en plan, parce que je sais mieux écouter que causer. Je souhaite du bonheur aux jeunes époux et je bois à leur santé. Voilà !

Et content de lui, il se rassit. Ce fut ensuite au tour du père Brailloud qui se leva, remplit son verre et se passa la main sur la moustache :

— Ma chère Fanchette ! Et toi, Jean-Louis, beau-fils de mon cœur ! Vous voilà avec la corde au cou. Vous l'avez voulu ; tant pis pour vous. Je ne sais pas faire des discours, mais je veux vous dire une seule chose : Si d'ici quatre ou cinq ans vous ne nous avez pas amené une « tralee » de petits Perrotzet et de Perrotzettes,

c'est moi, François Brailloud, qui vous ferais les cornes. Rappelez-vous de ça !

Et il vida son verre d'un trait.

La Fanchette, rouge comme une pivoine, cacha sa figure dans son voile de mariée. Jean-Louis lui chuchotta quelque chose à l'oreille qui la fit rougir encore un peu plus, tandis que tout le monde riait de la « sortie » du beau-père.

Ulysse, le maréchal, de sa voix de première basse à faire trembler les vitres, chanta trois couplets de « Montagnes des Pyrénées... que les hommes accompagnent au refrain. Puis le major de table donna la parole au père Perrotzett pour une chanson. Celui-ci, décidément bien parti pour la gloire, recommença trois fois :

« Petite fleur... petite fleur... ferais tout... tout ton bonheur... mais n'allera pas plus loin. Tout le monde riait et criait « Bravo », pour lui faire plaisir quand même.

— Monsieur l'instituteur, c'est à vous !

Le régent qui s'y attendait depuis longtemps, prit la parole.

— Chers époux ! C'est le moment qu'à mon tour, je vous félicitasse...

— Qu'est-ce qu'il jacasse ? demanda à son voisin l'oncle Jérémie, un peu sourd.

— ...afin que, sur le chemin du bonheur, vous puissiez... Le reste du beau discours du régent se perdit dans le brouhaha des conversations et du cliquetis des verres.

Mais tout à une fin, les repas de noce et les chansons. La jeunesse sentait des picotements dans les jambes.

— Ce rond de danse, après tout, n'a pas été monté pour les poules !

Hans et son accordéon furent « aguillés » sur un tabouret placé sur une table et : En avant la musique ! La valse de Loutrebaque exerça son effet émoustillant ; les couples se formèrent. Le père Perrotzett poussa du coude son épouse.

— Julie... si on en essayait une, rien que pour voir ?

Les jeunes époux firent quelques tours, les yeux dans les yeux, puis s'éclipsèrent, ni vu, ni connu, car ils avaient d'autres tours à faire, le tour de noce, pour commencer. Bon voyage !

(Tous droits réservés). F. Wæffli.

LAHARPE A STAPFER

I.

ES Vaudois ont célébré une fois de plus le 24 janvier, cette date qui marque leur affranchissement de Berne.

Un nom est sur toutes les lèvres, celui de Laharpe. Tous les autres gravitent autour du sien et personne ne saurait l'oublier. Sans doute, l'homme était intraitable, prédisposé à la colère quand il rencontrait des obstacles. Plusieurs de ses paroles furent blessantes, mais il aimait tant son petit pays de Vaud et la Suisse par-dessus qu'il est bien pardonnables de ne pas avoir agi en diplomate comme d'autres dont la modération était indispensable pour équilibrer les esprits et donner une constitution adaptée aux circonstances. Et s'il est vrai que ses qualités n'étaient pas toutes prisées de Bonaparte, il n'en reste pas moins que celui-ci avait beaucoup parlé à nous connaître et à nous apprécier.

Partout, en Suisse et malgré le passage agité de Laharpe au Directoire helvétique, on sut reconnaître les belles qualités de cet homme qui suscita des amitiés inaltérables, attestées par sa correspondance avec les Stapfer, les Rengger, les Usteri, les Ochs et tant d'autres.

Nous voudrions nous en tenir aux lettres échangées avec Stapfer, le ministre des Sciences et des Arts et plus tard, notre ministre à Paris. Elles font connaître moins les circonstances politiques de Laharpe que sa vaste culture et son cœur simple, ouvert aux plus douces émotions. Le caractère est pris sur le vif.

Philippe Stapfer était dans sa retraite de Bel-air, près Versailles et Laharpe à Plessis-Piquet, où il avait aussi une propriété. Tous deux aimaient la campagne et s'ils ne maniaient pas la

¹ Quellen zur schweizerische Geschichte, t. XI et XII.

charrue comme Cincinnatus, au moins puisaient-ils aux champs le bonheur de vivre et de résister aux dépressions morales qui assaillaient tout homme supérieur. Laharpe est le plus avancé, il demande à son ami s'il tient « la bête, la tournée, la pioche, la serpette » comme lui, à quoi on lui répond (c'est en été 1808) :

« Vous me trouverez à l'ABC de mon nouveau métier ; à peine connais-je les arbres de vingt pieds de hauteur... je ne suis qu'un frelon, fruges consumera natus, très mécontent de ce que notre haricotier qui, par courtoisie, s'appelle un jardinier, nous fournit... Ma femme aurait aussi grand besoin des directions bénévoles et éclairées de Madame Laharpe. »

Laharpe n'en a pas moins l'intention de vendre sa campagne, mais il ne veut s'en défaire qu'à un prix raisonnable et en attendant, il se fait construire deux nouvelles chambres pour réaliser surtout un projet qui lui était cher depuis longtemps, avoir suffisamment de place pour loger convenablement les livres de sa bibliothèque. Et il a à ce propos une curieuse phrase qui montre son irascibilité : « Les malheureux ouvriers m'ont plus impatienté que ne fit jamais Mme Socrate... » Se proposant de passer l'hiver à Paris, il demande à Stapfer s'il restera à Belair ou s'il reviendra, lui aussi, à « Babylone », mais les fonds sont à la baisse : « ...Grâce aux belles choses qu'on fait dans le nord, notre revenu se trouve réduit aux 2/5... Nous cherchons, occupation que Dante aurait pu ranger parmi celles de son purgatoire ». —

Le reste de la lettre est consacrée à Fellenberg pour qui Laharpe n'a qu'une admiration limitée ! Un trait est décocqué aux gazettes de sa patrie ; au lieu de donner des renseignements précis sur ce qui s'y passe, elles « s'occupent quelquefois de sottises dignes du XI^e ou même du ...XIX^e siècle ». Quant à l'établissement de Pestalozzi, il s'écarte de son but : former des instituteurs pour des écoles populaires. D'où un de ces accès de mauvaise humeur fréquents chez cet homme aux sentiments si délicats : « ... Mon canton ne fait rien pour l'établissement de Pestalozzi. L'esprit de l'âme asinana Lausonnensis paraît décidément contraire à la propagation des lumières... »

Laharpe était un impatient, il voulait brûler les étapes. Il lui était aisément de critiquer à si longue distance.

II.

Un mois après, Laharpe revint sur le compte de Fellenberg, dont M. de Lasteyrie a visité l'établissement, qui lui a fait bonne impression, ce qu'il dira à Paris. Mais les terribles préventions de Laharpe sont prêtes à faire encore des leurs ; il a l'air de croire que le grand éducateur n'a pas suffisamment de poigne pour résister aux influences réactionnaires. Stapfer lui ayant, d'autre part, communiqué les journaux de Pestalozzi et de Niederer, leur lecture l'amène à dire « ...qu'ils sont entrés dans une mauvaise route. »

Laharpe s'est procuré chez Cotta un ouvrage de Heeren sur les Croisades. Stapfer lui dit que l'Institut a couronné ce livre, qui sera traduit en français. Contrairement à son correspondant, l'ancien ministre des Sciences et des Arts reste optimiste :

« J'ai une grande facilité à voir les choses par le côté plaisant, mais le diable n'y perd rien et ma gaieté est plus dans mon esprit que dans mon âme, et je verrais encore plus noir si je voyais l'avenir sous des couleurs aussi sombres que vous. Mais j'ai un fonds d'optimisme incurable, et puis je vous avoue que je compte beaucoup sur Némésis. En attendant, je défriche et je veux planter comme si j'étais certain que mes enfants pourront un jour s'asseoir paisiblement sous l'ombre que je leur prépare, et comme si je prévoyais un temps où les hommes ne seront plus en coupe réglée... » Mais avant de recevoir une réponse à cette lettre, Stapfer en écrit une seconde pour compléter la première sur quelques points.

Dans sa lettre du 18 septembre 1808, Laharpe se plaint d'un propos d'une « Geschichte der Lit-

teratur » d'Eichhorn, « dont il avait déjà paru pour 5 à 6 volumes, de MM. les auteurs allemands qui se moquent un peu du public, en ne terminant pas leurs ouvrages et en recommandant toujours de nouveaux... » Stapfer fait chorus : « Les hommes de lettres de ce pays entreprennent toujours trente-six choses à la fois. Eichhorn, par exemple, au lieu d'achever son « Histoire générale de la littérature » en donnant le 3^e volume attendu depuis longtemps, publie l'histoire de quelques branches particulières, de manière que nous avons le 4^e et le 5^e volumes de son ouvrage avant d'en avoir obtenu le 3^e... » Mais, somme toute, ce n'est pas sa faute ; ce 3^e volume s'occupait des littératures du nord, et il fallait, ce qui ne pouvait être que très long, attendre les contributions des savants d'Esclavonie, de Hongrie, etc.

A noter encore que Stapfer fait déposer chez le portier de Laharpe, No 19, rue des Petits-Augustins, un des deux exemplaires de l'ouvrage de Villiers que celui-ci a écrit sur les Universités de l'Allemagne protestante ; et il accompagne l'envoi de cette piquante remarque : « Je suis sûr que vous serez fort content de l'ouvrage de Villiers ; l'introduction explique parfaitement les causes qui ont empêché et qui empêcheront peut-être toujours les Français de goûter les productions de l'esprit et surtout de l'âme teutoniques ».

On devrait relire l'ouvrage de Villiers « Coup d'œil sur les universités de l'Allemagne protestante ».

(A suivre).

L. Mogeon.

BOITE AUX LETTRES.

Un de nos fidèles abonnés nous écrit :

Le « Conteur Vaudois » serait-il assez gentil pour demander à ses lectrices dans un de ses prochains numéros si l'une d'elle connaît la recette, exacte pour confectionner un « berthoud », cette préparation au fromage et aux œufs, un peu dans le genre d'une fondue, mais que chacun mange dans son assiette. J'en ai mangé une fois et en garde bon souvenir, mais je ne connais personne qui en sache la recette.

Le « Conteur Vaudois » recevra avec plaisir les réponses.

UNE ANCIENNE MAISON DE PIANOS

De père en fils, trois générations ont œuvré pour en faire ce qu'elle est actuellement : un commerce de réputation bien établie, une maison de toute confiance, nous avons nommé la **Maison Jean Huber, à la rue de Bourg**, dont l'existence et l'activité sont un des éléments de valeur du commerce lausannois.

Fondée à Lausanne en 1896, cette Maison de Facteurs de Pianos, fidèle à la tradition qui a contribué à faire sa renommée, n'a pas voulu sacrifier l'instrument de belle culture et pratique musicale personnelle qu'est le piano, aux instruments mécaniques, abolisseurs d'art, il y a là une fidélité à l'art pur, de la part de gens du métier, qui est à relever ; amateur, comme l'artiste, l'ont compris et c'est une des raisons qui font qu'on trouve des pianos de la Maison Jean Huber depuis la grande salle de concerts jusqu'au chalet, à la montagne.

Au cours d'une visite dans les magasins de la rue de Bourg, nous avons été frappés par le grand choix en marques suisses et étrangères, Bechstein, le maître des pianos, d'une sonorité remarquable, et dans les marques suisses, à souligner l'effort de la Maison Wohlfahrt, de Biel, dont les modèles d'une bien-façon parfaite joignent une pureté de timbre à un touché délicat ; ses différents instruments en noyer du Caucase, palissandre ou acajou, sont un plaisir pour l'oreille et pour l'œil. Burger et Jacoby, Bosendorfer, Steinberg, avec son piano à queue « Baby », autant de noms qui font que chacun peut trouver dans la Maison Jean Huber le piano qui lui convient.

Nous rappelons au bon souvenir du public l'existence de bons commerces lausannois, tel que celui de MM. Jean Huber et ses Fils, qui, à côté de leurs magasins de vente, ont des ateliers de réparation, où l'on se charge de rendre beauté et sonorité aux instruments fatigués et vieillis.

Tous les locaux se trouvant à l'étage, il en résulte une diminution de frais généraux dont bénéficie la clientèle étendue de cette maison dont la renommée n'est plus à faire.

J. Bron, édit. resp.

Lausanne, Imp. Pache-Varié et Bron.

POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

